

QUAND LES ÉCRIVAINS RÉVÈLENT LEURS SECRETS AUX JEUNES AUTEURS

R. L. Stevenson, hier, Charles Bukowski, JeanPhilippe Georges Picard et Arrou-Vignod, réfléchi aujourd'hui, ont à leur art. Ils partagent leurs secrets de vision fabrication et leur de la littérature.

Le Figaro · 8 Dec 2017 · PROPOS RECUEILLIS PAR ASTRID DE LARMINAT adelarminat@lefigaro.fr

LE FIGARO. - « La rencontre d'un auteur et de ses lecteurs doit se faire par la lecture et non par le biais des médias », écrivez-vous. Pourquoi avez-vous accepté de participer à cet entretien ? Georges PICARD. - J'ai été journaliste, je sais que l'interview est un rite et j'y sacrifie de temps à autre. Mais je crois en effet que le sens profond d'un livre passe par le style de l'auteur, le son de sa voix, comme dit Malraux. Si bien qu'on passe à côté de l'essentiel lorsqu'on l'écoute se paraphraser devant un micro.



Pour devenir écrivain, y a-t-il des règles à suivre ? Non. Mais je crois qu'on le devient par mimétisme et qu'on ne peut pas écrire sans s'être imprégné de grands livres. On sent tout de suite en feuilletant certains romans contemporains que l'auteur n'est pas un lecteur: l'écriture est plate, non sédimentée, dès lors la vision du monde qu'elle porte est également plate et univoque. Les vrais livres ne délivrent pas un message, ils désarçonnent le lecteur, le dépayser, le délivrent des certitudes, élargissent et approfondissent sa vision du monde. Un roman, c'est un terrain d'exercice d'assouplissement mental, un remède à l'étroitesse d'esprit, à tous les dogmatismes, au simplisme intellectuel, au manque d'imagination. À cet égard, les hommes politiques devraient en lire davantage. Il y a aussi que la richesse du vocabulaire fait la richesse de la pensée, et le vocabulaire s'apprend par la lecture. Lire, c'est donc affiner sa pensée, sa perception et son style. Cela ne veut pas dire qu'il faille lire avec un dictionnaire sous le coude. La littérature se diffuse en nous comme par transfusion spirituelle.

Pour moi, lire et écrire sont les deux temps d'une même recherche, une conversation jamais achevée avec de grands auteurs et avec moi-même pour produire un peu de clarté.

Vous-même, comment êtes-vous tombé dans la littérature ? Je vivais dans une maison pour enfants à Saint-Germain-en-Laye et le week-end, je retrouvais mon père, ouvrier, qui habitait dans une chambre de bonne du XI^e arrondissement. Il avait commencé à travailler à douze ans, mais vouait un culte aux grands auteurs français, m'en parlait avec passion, m'a donné envie de les lire. Nous évoquions les personnages de Hugo ou de Dumas comme s'ils étaient des amis bien vivants. Mon instituteur en classe de 7^e fut aussi un passeur important. Il nous faisait apprendre par coeur des poèmes de Valéry et de Mallarmé. Il disait que même si nous ne les comprenions pas sur le moment, nous aurions ainsi l'esprit de ces poèmes en nous. Dès cet âge-là, délaissant les livres scolaires, je me suis attaqué à des romans difficiles comme ceux de Balzac. J'avais l'idée qu'il y avait dedans une vérité cachée sur le monde, une vérité d'adulte qui m'échappait et que je voulais absolument attraper.

Et comment avez-vous commencé à écrire ? J'ai commencé par essayer d'imiter mes auteurs préférés, Valéry, Suarès, etc. C'est très formateur pour commencer, mais le danger, c'est de vouloir les égaler. Cela m'a paralysé pendant de longues années. La deuxième erreur, c'est de penser qu'on peut écrire tout de suite un livre génial. Lorsque j'étais jeune, je m'acharnais à écrire des pages parfaites, je saturais mes mots de significations, tout était hypertravaillé, cela donnait des textes hermétiques et complètement indigestes. Bien plus tard je me suis laissé aller à écrire presque n'importe quoi. De ce n'importe quoi a fini par sortir du meilleur, comme si le relâchement des muscles du corps, de la tension du cerveau, des mâchoires de l'autocensure avait libéré en moi une seconde nature et une seconde voix qui étaient plus miennes que les miennes. Un bon style c'est un style dont on sent qu'il plonge ses racines dans le corps de l'auteur, où l'on sent battre son coeur et son pouls.

Vous avez publié un livre qui s'intitule Tout le monde

devrait écrire. Vraiment ? Cela ne veut pas dire que tout le monde doive publier. Et écrire, ça n'est pas éjaculer des idées imbéciles, violentes ou vulgaires sur les réseaux sociaux en réaction aux événements. Cela exige au contraire de s'abstraire de cette grande machine à abrutissement programmé pour chercher en soi-même. Le philosophe Alain dit très bien que le besoin d'écrire est une curiosité de savoir ce qu'on trouvera. J'ai constaté que mes livres me devançaient, me guidaient, me révélaient à moi-même. Je suis souvent étonné de voir apparaître sous ma plume des personnages ou des répliques dont je me demande où j'ai bien pu aller les chercher. Il y a là un petit mystère. On s'aperçoit qu'on est plus riche qu'on ne pensait, plus étranger à soi-même également. La littérature peut s'appauvrir d'une trop grande lu-

Pour moi, lire et écrire sont les deux temps d'une même » recherche GEORGES PICARD ÉDITIONS CORTI

cidité, elle doit laisser sa place à l'improvisation, ne pas savoir entièrement ce qu'elle fait. Peut-être l'esprit, comme l'univers, est-il constitué à 90 % d'une matière noire inconnue. Pour autant, l'écriture n'est pas qu'une psychanalyse de l'inconscient. Je vois plutôt quelque chose de sacré dans cette exploration de notre potentiel obscur et profond. De ce point de vue, tout le monde devrait pratiquer l'écriture comme un exercice spirituel.

Pour être un bon écrivain, ne faut-il pas aussi vivre des choses fortes ?

Il y eut une époque où le dernier chic était de déconsidérer les lettrés et de faire l'éloge de la vraie vie : picoler, faire l'amour, se battre. Mais l'un n'empêche pas l'autre, la preuve, ceux qui faisaient cette profession étaient eux-mêmes de grands lecteurs, Rimbaud, Hemingway, Henry Miller. On peut

être un extraordinaire écrivain sans sortir de son village. Ce n'est pas la banalité d'un sujet qui fait la platitude d'une oeuvre mais l'étroitesse de la vision.

Jean Guéhenno dénonça la passivité des hommes de lettres pendant la guerre, qui pour ne pas déplaire à l'occupant écrivaient de tout sauf de ce à quoi tous les Français pensaient. L'écrivain peut-il se désolidariser du monde ?

C'est une question qui mérite d'être posée. J'ai envie de dire aux écrivains qui veulent aider les hommes de s'engager dans une association. Mais qu'ils ne cherchent pas à me convaincre par leurs livres. Au contraire, dans un monde plus calculateur et manipulé que jamais, l'écrivain ne devrait pas se préoccuper de savoir si ses livres sont utiles. C'est d'inutilité dont nous manquons le plus, de désintéressement. L'inutilité de la littérature est peut-être une utilité supérieure. Elle introduit de la gratuité dans l'âme du lecteur. Or le levier qui bouge le monde n'est pas dans les infrastructures collectives, il se situe potentiellement en chacun.